

Avant première Nouveau Mouna Ben Halima, démocrate engagée



Mouna Ben Halima. - Crédits photo : Sabrina Belkhodja

PORTRAIT - PDG d'un groupe hôtelier, cette jeune quadra issue de la bourgeoisie tunisienne appelle à la vigilance contre la tentation de dérive totalitaire.

Yeux noisette brillants, regard direct, sourire, Mouna Ben Halima vous enveloppe de sa bienveillance exigeante. Cette quadra tunisienne tient plusieurs rôles dans la jeune démocratie, née de la Révolution du jasmin voici cinq ans. Elle conseille plusieurs de ses amis devenus ministres, aide de jeunes talents à se faire connaître, dirige un groupe hôtelier et est engagée dans la société civile.

«La Tunisie a parcouru un chemin énorme. La démocratie est sur la bonne voie mais tout est encore fragile. Le chantier social, juridique et économique est immense. La Tunisie doit engager des réformes en profondeur», explique-t-elle. Fonction publique obèse - 700.000 fonctionnaires pour 11 millions d'habitants -, chômage record des jeunes diplômés à plus de 30 % de la population active, soit le double de la moyenne nationale, administration tatillonne, régions enclavées, vie chère, grèves à répétition... Le chantier est en effet gigantesque.

«Les Tunisiens ne voient pas encore leur quotidien s'améliorer. La société civile est fatiguée. La tentation de revenir à un régime autoritaire est réelle. Il faut rester vigilant et ne pas abdiquer nos droits et notre liberté», avertit-elle. Mouna Ben Halima somme les partisans du «c'était mieux avant» de ne pas réécrire l'histoire. Elle rappelle le système de corruption généralisée, le flicage de la population, la captation des richesses par le clan Ben Ali. «À la maison, le mot "politique" était tabou», résume-t-elle. Son père appartient à la génération des fondateurs de la Tunisie moderne, après la décolonisation. Il a fait carrière dans la promotion immobilière et l'hôtellerie dont il est un des pionniers.

Rien ne prédestinait Mouna Ben Halima à devenir une actrice du Printemps arabe . À 18 ans, elle débarque à Paris, son bac en poche. Ses parents l'ont inscrite en Math sup à Louis-le-Grand. C'est dans la Ville Lumière

que s'éveille sa conscience politique. Nous sommes en 1990, la première guerre du Golfe a débuté. Dans le prestigieux lycée parisien, certains élèves arpentaient les couloirs en criant «Vive Saddam!», se rappelle-t-elle alors que la presse décrit le maître de l'Irak comme un dictateur.

Il faut réveiller les consciences jusqu'au sein de l'élite tunisienne déconnectée des réalités

Pour la jeune étudiante, c'est un choc. Elle dévore la presse et se passionne pour le débat public. Elle observe les soubresauts de la société française, ses doutes, sa capacité à se mobiliser... Elle a une sensibilité de gauche mais avoue avoir rejoint, en 1995, le comité de soutien de Jacques Chirac. Entre-temps, elle a abandonné l'idée d'être ingénieur. Elle se réoriente. Ce sera une prépa HEC puis l'Université de Paris-Dauphine, où elle obtient une maîtrise de gestion.

Six ans plus tard, diplômes en poche, elle rentre en Tunisie. Son père adoré vient de décéder. Dans son bagage de retour, une conviction acquise pendant ces années françaises: il ne faut pas se taire, il ne faut pas se laisser faire. Il faut réveiller les consciences jusqu'au sein de l'élite tunisienne déconnectée des réalités. La démocratie est un joyau que la Tunisie devrait aussi porter! Mais, en rentrant, elle doit régler la succession de son père. Elle décide de prendre la suite. Un défi dans un pays où les femmes ont certes un statut sans équivalent dans le monde arabe depuis 1956, mais sont encore très rares à diriger des entreprises. À 25 ans, elle doit convaincre banquiers et partenaires de lui faire confiance.

« J'étais si fière après la Révolution de voir la parole se libérer. Nous devons prouver au monde entier que la démocratie est possible dans un pays arabe et musulman »

Mouna Ben Halima

Mère de deux jeunes enfants, chef d'entreprise respecté, elle aurait pu regarder les événements de loin. Le pays s'embrase fin 2010, après la tentative de suicide par immolation d'un jeune vendeur ambulant à Sidi Bouzid au sud du pays. Mouna Ben Halima va être de toutes les manifs. Elle descend dans la rue où le peuple somme le président Ben Ali de quitter le pouvoir, aux grands cris de «dégage!». «Le moteur de la révolution, c'est l'injustice: entre les classes sociales, entre les régions, entre le pouvoir et la rue», résume-t-elle. Les forces de l'ordre sont sur les dents. La situation est explosive. L'activisme de la jeune femme attire l'attention du pouvoir. Une voiture banalisée stationne devant chez elle, elle reçoit des insultes anonymes, est menacée, sa famille est terrorisée. Elle tient bon. Passionnée, cette battante qui a «la Tunisie dans la peau», fonde le mouvement des bus citoyens. À leur bord, 150 bénévoles sillonnent le pays afin d'inciter tous les Tunisiens qui boudaient la mascarade des urnes sous Ben Ali, d'aller voter. Sans relâche, elle participe aux conférences organisées dans le pays. Il faut expliquer ce qu'est la démocratie, le pluralisme, le mode de scrutin et débattre de l'actualité. «J'étais si fière après la Révolution de voir la parole se libérer. Nous devons prouver au monde entier que la démocratie est possible dans un pays arabe et musulman», sourit Mouna Ben Halima, les larmes aux yeux.

Elle continue d'apporter sa pierre à l'édifice. Tout en se battant pour que la Tunisie redevienne une grande destination touristique avec une offre de qualité. Un sacré défi. Le pays est déserté depuis les attentats du Musée du Bardo à Tunis et d'un hôtel à Sousse en 2015. L'image de l'hôtellerie tunisienne est en outre dégradée depuis des années. Mouna Ben Halima plaide inlassablement en faveur de l'amélioration de l'accueil des touristes dès l'aéroport, la mise en place de critères d'attribution d'étoiles hôtelières répondant aux normes internationales, de la formation des personnels... Elle montre l'exemple avec son fer de lance, La Badira, premier hôtel 5 étoiles de Hammamet, membre du réseau Leading Hotels of the World. «Je veux prouver que le mauvais service en Tunisie n'est pas une fatalité», assure-t-elle. Pari gagné. La Badira a reçu fin octobre 2016, le prix du World Luxury Hotel dans la catégorie Best Luxury New Hotel.